

Robert McLiam Wilson

Les Disparus

(Namur, 2020-2021)

Il n'est plus là. Ce qui me sidère ce n'est pas qu'il soit mort, c'est qu'il ne soit plus là. Bêtement, j'ai envie de demander à quelqu'un où il est passé. Je l'ai peu vu dans sa maison de repos. Je l'ai vu une seule fois à l'hôpital. Je lui ai dit au revoir sur un putain d'Ipad. Parce qu'une infirmière a été suffisamment sympa pour arranger ça. Imaginez. Et puis je n'ai guère assisté à ses funérailles. Je suis asphyxiée par la culpabilité. Je ne dors plus. La moitié de la journée, je pleure. C'est invivable. Vraiment. Mon père n'est pas mort. Il m'a été volé.

Je n'ai jamais su le nom de cette femme. Elle m'a arrêté dans la rue par une après-midi de froid soleil et de cafés fermés. On a parlé pendant vingt minutes. Elle avait entendu dire que j'étais comme l'observateur du Covid à Namur, que je transcrivais l'expérience des gens, une sorte de diariste de la pandémie. Elle était terre à terre, toute en faits objectifs et analyse, une vraie experte de JT. Jusqu'à la toute fin. Quand elle m'a confié que son père était mort deux mois plus tôt.

Alors pendant une ou deux minutes, elle a pleuré, sans se cacher. Étranges pleurs. Silencieux, discrets, ni gémissements ni sanglots, juste un flux régulier. Comme une fuite de larmes. Un truc bizarrement difficile à décrire et absolument bouleversant. Le genre de chagrin, le genre de douleur qui n'invitent aucun commentaire, aucune entremise. Qui n'insistent pas. Un débit de peine constant. J'en verrais d'autres, pleurer de cette même, précise façon, dans les mois qui suivraient. Ce long flot silencieux, sans signalement. Ça n'est jamais devenu moins insoutenable.

Située entre les frontières française et allemande, Namur dégage cette impression générale de mi-chemin. Cité ancienne, témoin des tumultes d'une histoire belge

sujette aux invasions, Namur possède une qualité d'indécision et de provisoire, reflétée par son improbable bazar architectural : pas une maison ne ressemble à sa voisine, très peu font même l'effort civique de dater du même siècle. Ainsi donc, de sa population.

Tassée au pied d'une colline protubérante, dans une région verte et plate, la ville s'étend au confluent tortueux de deux rivières puissantes, comme surgie de la plume de Tolkien. Façonnée par des évêques et des barons, des forts et des armées autant que par ses rivières et ses collines. Mais comme bien des villes européennes, avec leurs rues des grands malades et leurs avenues des cures, elle porte aussi les marques de la maladie. Vingt siècles de contagion et d'épidémies, de peste, de choléra, de dysenterie, d'influenza.

À la fin du premier grand confinement mondial, le monde développé avait déjà viré un peu zinzin. Paris n'était plus qu'un paquebot géant encalminé dans une mer noire. Figé, paralysé par la pandémie, au bord de la mutinerie. Londres avait commandé un bateau-hôpital super-équipé sur la Tamise qui resta totalement inutilisé et les États-Unis, sous la folle présidence de Donald Trump, étaient dans un état de panique et d'idiotie exaltée. À New York, la pandémie flambait comme un incendie, les morts inutiles et sordides se comptaient par milliers. Le vrai nombre de victimes parmi les personnes âgées placées en institution avaient été dissimulé par le gouverneur de l'État de New York, par ailleurs couvert d'éloges pour sa compétence – il serait forcé de démissionner dix-huit mois plus tard (mais parce qu'il avait été un gros dégueulasse, pas pour avoir menti à propos des morts).

Dans les trois pays que je connaissais, la Grande-Bretagne, la France et l'Amérique, tout le monde disait en substance la même chose. C'est beaucoup plus grave ici qu'ailleurs, nous les Français, nous les Britanniques, nous les Américains, nous sommes les pires. Bien sûr, c'était loin d'être vrai. Pendant tout ce temps, d'après les chiffres internationaux fiables, le pays qui affichait le pire taux de mortalité par tête-de-pipe, c'était la Belgique. L'OMS, l'UNESCO, le Centre américain pour le contrôle

et la prévention des maladies ... tout le monde plaçait la Belgique en tête (ou en queue) de sa liste. Pourtant, la Belgique était le seul endroit où j'avais mis les pieds cette année-là qui ne fasse pas ce numéro du « on est les pires », et qui ne cherche pas un malheureux Belge à qui faire porter le chapeau.

J'ai passé le meilleur d'une année à tenter de comprendre pourquoi. Et je n'ai jamais ne serait-ce qu'approché la réponse.

J'ai commencé par questionner mes voisins de palier, Henri et Fernande. Henri était né sur la table de la cuisine de cette même maison, en 1943, accouché par un lieutenant de la Wehrmacht pendant un bombardement. Splendide moustachu, Henri m'a recommandé de rencontrer autant de Namurois que possible. Quand ce serait fait, il tenterait de m'expliquer ce que signifie être Belge. Il aura été un motif constant de mon séjour à Namur, promenant fidèlement son petit chien dans le quartier, stoïque, positif, plein de bons conseils. Un Gandalf miniature à casquette.

Il parlait du premier confinement sans effusions. *Globalement, c'était inquiétant bien sûr mais, personnellement, ça n'a pas été trop lourd. On avait le droit de sortir avec le chien, d'aller faire nos courses. On a trouvé ce moment presque agréable. Ça allait. Le confinement était beaucoup plus triste pour les gens avec quatre ou cinq enfants dans un trois pièces. Nous, on a même sorti la table et joué aux cartes dans la rue. C'était vraiment plaisant, ça. Notre petit plaisir volé.*

On n'a vu personne. On disait bonjour aux gens qui passaient – ça leur plaisait, d'ailleurs, de nous voir jouer aux cartes.

Henri s'interrompait pour caresser son petit chien solide et féroce.

On suivait les infos à la télé, on lisait L'Avenir. Je trouve qu'ici la presse a toujours couvert la chose de façon assez claire et précise. On respecte ce qu'on nous dit. On n'a pas cherché un responsable. Ça servirait à quoi ? Trop facile d'accuser

quelqu'un. C'est la faute à qui ? Aux chauves-souris ? Aux Chinois ? Mais on s'en fout d'où ça vient bordel, on s'en occupe. On essaye de se débrouiller. C'est Wallon, ça. Mon air perplexe, ça le faisait bien rire, Henri.

Il n'était pas le seul à s'être mieux tiré du premier confinement que prévu.

Alain, jeune policier, est un mec tranquille et sympathique. Quand le Covid-19 a touché la Belgique, avec ses collègues, il ne savait pas trop à quoi s'attendre. Alarmée par les informations venant d'Italie qui semblaient cataclysmiques, la police locale s'est mise à s'organiser pour de graves conséquences. Il est vite apparu qu'en termes de sécurité publique, un confinement aurait des effets surprenants. Alain m'a décrit son expérience.

Pour nous, ça a été plus calme que d'habitude. Dès que les bars ont fermé, avec les rues désertes, ma charge de travail a fondu. Est-ce que c'était très différent, faire régner l'ordre dans cette ville soudain fantôme ? La ville était vide de chez vide. Il y avait beaucoup moins de bagarres et d'interventions liées à la drogue. On s'attendait à une vague de violence domestique, mais finalement, pas plus qu'avant. En revanche, au niveau disputes de voisinage et dénonciations, ça ouais, pas mal.

Sur le front des populations précaires, la ville a bien -réagi. Les foyers pour les sans-abris fermés, on a débloqué des hébergements provisoires, ouvert une grande salle de sport pour accueillir une centaine de matelas. Là, oui, il y a eu des tensions, des bagarres. La promiscuité sous l'emprise de l'alcool ou de la drogue, ça peut vite tourner au vinaigre. Mais dans l'ensemble, je trouve qu'on a tous fait notre boulot et que nos concitoyens ont réagi intelligemment.

Alain est si jeune, si agréable, que c'est légèrement déconcertant de le voir parler avec autant d'autorité. Son visage lisse, ses yeux clairs et brillants d'optimisme, l'infiniment renouvelable force de la jeunesse... tout cela rendait notre conversation plus remarquable encore. Il m'a rappelé qu'en temps normal, les policiers sont en contact avec la mort de manière routinière. Accidents de la route, personnes

retrouvées mortes chez elles, morts par mésaventure, mortalité parmi les sans-abris. Et puis, pendant le Covid, explique Alain, les personnes âgées...

Bien sûr on a été parfois obligés d'intervenir dans des maisons de repos, où les mesures d'hygiène étaient très lourdes, tenue de protection à chaque entrée, désinfection après... Pareil quand quelqu'un décédait à son domicile. On fait ce genre d'interventions en temps normal mais c'était beaucoup plus compliqué à cause des protocoles Covid.

Il m'a confié que c'est quantitativement que la confrontation à la mort parmi les personnes âgées lui a paru différente. Sans pouvoir dire exactement pourquoi, ni tout à fait décrire ce sentiment. Mais il avait clairement été touché. Il refusait de se demander si c'était plus ou moins triste, plus ou moins perturbant, d'être confronté à la mort d'un sans abri de trente ans ou à celle d'une vieille dame de 87 ans en maison de retraite. Et affronter les parents, quels qu'ils soient, étaient étonnamment différent de d'habitude. Il a mis du temps à comprendre pourquoi.

Les proches ? Oui, ça m'a pris du temps. J'ai fini par me rendre compte que même si la personne avait 50 ou 60 ans, c'était la tristesse, la douleur d'un enfant. Parce que ça restait un papa ou une maman. Alors, effectivement, c'étaient des enfants. Ça été assez dur à comprendre, ça.

Suzanne est une jeune assistante sociale namuroise, spécialisée dans le suivi d'enfants en danger. Je ne connais pas la liste des dix boulots les plus durs, mais je suis sûr que l'aide sociale à l'enfance doit être dessus. Suzanne faisait ce travail depuis six ans.

J'ai toujours voulu travailler avec la jeunesse. On est à un endroit clef, avec les jeunes. On représente l'autorité pour les enfants en précarité. Quand les enfants sont petits, on s'occupe plutôt de négligence ou de maltraitance, parfois même de violence.

Pour les adolescents c'est en général une question de consommation d'alcool et de la drogue. Et cette question de consommation est souvent présente pour les parents aussi.

Nos dossiers sont entièrement ouverts aux familles. En temps normal, dans notre région, on a environ 800 dossiers ouverts en même temps. Alors, vous voyez, ce n'est pas petit. On redoutait le confinement. On s'attendait à être débordés.

Mais pendant ce premier confinement, on est resté avec tous nos dossiers ouverts sauf qu'on n'avait plus de nouvelles. Le parquet n'a rien traité. Ce qui n'arrive jamais. Nos services étaient tous disponibles, par téléphone et internet, mais ça n'a pas sonné. Globalement les familles en difficulté l'ont bien vécu.

J'ai regardé Suzanne bouche-bée, soufflé. Ça faisait longtemps qu'on avait oublié le souvenir des bonnes nouvelles, d'histoires qui se finissaient mieux que prévu. Depuis quand n'avais-je pas entendu parler de quelque chose d'imprévisible, au sens positif ? Je n'aurais pourtant pas dû être surpris. On lit peu de unes, on reçoit peu de notifications qui disent : *Flash spécial, tout va à peu près bien... Dernière minutes : la situation est toujours étonnamment bonne.* Ce n'est pas comme ça que ça marche, l'info. Et puis l'info n'aime pas la complexité, ni la surprise, ni la contradiction. Alors les histoires de familles en difficulté s'en sortant beaucoup mieux qu'attendu pendant un confinement redouté quand des commentateurs petits-bourgeois ont annoncé que les ploucs allaient manger leurs enfants... ça ne va pas se retrouver dans le *New York Times*. Je le sais parce que le célèbre journal anglosaxon qui m'a commandé un papier là-dessus a fini par choisir de ne pas le publier.

Suzanne m'a expliqué les raisons, selon elle, de ce résultat surprenant mais bienvenu. *Il a fait plutôt beau. Avec un jardin, on pouvait se débrouiller avec les enfants. En plus, il y avait moins de contraintes extérieures, plus d'école, plus de boulot, plus de rendez-vous médicaux ou psychiatriques.*

Mais le plus frappant pour nous (et peut-être le plus éducatif) c'était parmi les familles les plus précarisées, les plus limitées intellectuellement. On s'est rendu compte que, finalement, elles avaient des ressources qu'on n'avait pas imaginées. Qu'elles pouvaient faire des activités avec leurs enfants. Et puis les gens n'avaient plus le choix. Face aux circonstances il fallait avoir un comportement paisible, lucide.

Mais elle savait aussi, Suzanne, qu'il y aurait un prix à payer pour ce calme inattendu. Que ce succès relatif, ce répit inespéré offert par le confinement, où des familles à problèmes s'étaient peut-être senties plus libres ou moins limitées par l'autorité, seraient suivis par la réouverture de la société et que le marteau des obligations et de l'intervention de l'état leur retomberait dessus.

Et le confinement n'a pas non plus été une partie de plaisir, malgré l'absence bienvenue d'augmentation de cas. Les enfants suivis étaient confinés dans leurs diverses institutions. Et pendant plusieurs mois, les parents n'ont pas eu l'autorisation de leur rendre visite, ce qui a fait peser une pression émotionnelle et psychologique énormes sur les uns et les autres.

On est trop blasé quant au temps que ça a duré. Trois mois dans la vie d'un bébé – trois mois sans contact physique, c'est quand même énorme.

Ça n'a pas été simple pour Suzanne non plus, de travailler de chez elle. Ça pouvait être compliqué de s'abstraire du trauma et de la souffrance des gens avec qui son travail la mettait en contact. *Pour m'éloigner du côté sombre du travail, je devais prendre une douche ou quelque chose comme ça. Normalement, c'est la bagnole qui sert à ça. On sort de chez une famille en difficulté, ou peut-être on vient de faire ou dire quelque chose de troublant ou difficile et, dans la bagnole, on respire. On fait la coupure. C'est nécessaire.*

Nécessaire, assurément. Suzanne n'a pas trente ans, et la voilà qui me parlait de la frustration de parfois devoir répondre à un appel et de n'avoir aucune solution à

proposer à cause des contraintes du Covid. *C'était dingue, combien les gens comprenaient. Ils étaient tellement raisonnables. Je crois qu'ils se sont adaptés au fait qu'on ne pourrait pas leur proposer grand-chose dans ces conditions.* Elle m'a parlé de ce bébé en danger qu'il aurait fallu placer, alors qu'il n'y avait plus de pouponnières. Imaginez, avoir cette conversation. Comment penser qu'on a un vrai travail quand quelqu'un vous dit que sa journée de boulot comporte ce genre de choses.

Comme mon voisin Henri, Suzanne est un marqueur de mon expérience du Covid à Namur. J'ai l'ai revue, neuf mois plus tard. Cette fois, son récit était beaucoup plus sombre, beaucoup plus las.

C'est un peu la galère, là. On sent que tout le monde est tendu. J'ai des mamans qui me disent que leur seul répit, c'est de partir faire du shopping – sans rien acheter. Juste laisser les gosses et partir deux heures. Vivre ensemble est très difficile pendant tous ces confinements, même dans des conditions assez favorables. Les enfants sont largués au niveau scolaire, ça aussi, ça produit des tensions.

On a l'impression qu'on place plus d'enfants qu'avant. On trouve que les gens n'ont plus les ressources pour gérer les moments difficiles.

Et les enfants qui tournent en rond dans les maisons. Les parents sont déjà sur les nerfs de ne pas avoir d'échappatoire. Ça crie tout le temps et, avec le temps qui passe, ça empire, ça devient de moins en moins vivable. Ça touche toutes les familles mais tout est concentré et empiré par le manque de moyens.

Pour Suzanne, la décompression de la douche ou de la voiture ne marchait plus si bien. Elle se surprenait à broyer du noir chez elle, à soupirer, prise au dépourvu par sa propre morosité. Elle venait d'acheter une maison avec des travaux à faire, projet salvateur qui lui donnait une infime, fragile et timide étincelle d'une promesse qui pourrait ressembler à un avenir.

Rencontrer Suzanne à deux reprises m'a apporté la preuve que ce moment Covid était devenu une affaire d'équilibre, sur les plans politique, social et économique autant que d'un point de vue médical, entre les dangers du virus et les effets secondaires des restrictions pour l'éviter ou le contenir. Les familles en difficulté de Suzanne ne souffraient pas, en majorité, de la maladie, mais à cause de la réduction des options et des ressources à leur disposition.

Cette expérience a été universelle et internationale. J'ai pu le constater à Paris, à Londres. Et je l'ai retrouvée en discutant au téléphone avec mon jeune frère, Brian. Il dirige le service de soins intensifs du plus grand hôpital du Michigan, aux États-Unis. Il a évidemment fait l'expérience profonde et significative des effets du virus sur ses patients comme de ceux des restrictions anti-covid. Il m'en a parlé avec une liberté rare non (seulement) parce que je suis un journaliste brillant et un écrivain exceptionnel mais parce qu'il est mon petit frère et qu'il garde à l'esprit que je peux encore lui enfoncer la tête dans la cuvette des chiottes.

Brian était chargé de la préparation de son hôpital pour le Covid. Effrayé par ce qui se passait en Europe, il a préparé l'endroit comme pour un film d'action, fermant certaines salles d'opération et certains services, en convertissant d'autres en unités Covid pour l'inévitable tsunami de patients Covid à venir. Sauf que ledit tsunami n'a jamais vraiment frappé. Du coup, à moitié fermé, l'hôpital a commencé à licencier du personnel. Ce qui, vous l'imaginez, lui a fait bizarre, à mon frère.

Mais, en plus, il a commencé à voir des cas de patients en danger de mort qui n'étaient pas venus à l'hôpital plus tôt, malgré leur état critique, par peur du Covid, ou d'être mal accueillis. En particulier des patients cardiaques ou cancéreux. Et voilà qu'il se retrouvait à traiter le genre de cas que les cardiologues ne traitent plus guère simplement parce que les soins médicaux ont tellement progressé. Si un patient ressentant des douleurs thoraciques attend une semaine ou dix jours pour aller à l'hôpital, il perd très vite les bénéfices des progrès récents en cardiologie. Ainsi, il a

vu un certain nombre de patients mourir à cause de ces retards. Mais il a aussi vu des patients mourir à cause du Covid.

Tout se passe mal parce que la contamination au Covid-19, qui n'est pourtant pas un virus particulièrement spectaculaire ou surprenant, gagne du terrain et de l'ampleur. Ça nous force à penser à ce à quoi on ne veut pas penser : la mort. On ne supporte pas notre propre mortalité. Et nous en sommes plus éloignés que jamais. Du coup, notre façon d'y penser, c'est encore en n'y pensant pas. Nous nous racontons que c'est seulement les vieux qui meurent. Ça nous reconforte, mais nous avons honte du réconfort que nous y trouvons. Parce qu'on a des parents âgés, ou parce qu'on se dit qu'un jour, les vieux, ce sera nous, et que ce sera franchement désagréable d'être jugés aussi aisément dispensables par les plus jeunes. C'est le déshonneur.

Chaque jour nous affrontons la mort. Et la mort est une terrible vieille affaire, on n'y échappe pas. Même quand on a l'habitude, elle peut encore vous surprendre, vous revenir en boomerang. Et bien sûr, on voit son effet sur les amis, la famille. À cela, on ne s'habitue JAMAIS. On essaie juste d'y échapper autant que possible. Et on apprend qu'on ne peut jamais mesurer l'amour d'un survivant pour le défunt à sa réaction. Des collègues de travail peuvent se mettre dans tous leurs états tandis qu'un époux ou une épouse après 50 ans de mariage va vous remercier calmement et poliment pour avoir pris soin de son conjoint qui vient de mourir. Evidemment, rien de tout cela ne concerne les parents. Quel que soit l'âge, un parent qui perd un enfant, c'est toujours pareil.

Comme quiconque ayant un membre de sa famille qui travaille dans la santé, je suis parfois intimidé par la distance et le professionnalisme de mon frère lorsqu'il parle de la souffrance ou de la mort de ses patients. J'ai changé les couches de ce même, moi. D'où il se permet de la jouer gros bras impassible ? Mais, à l'occasion, cette carapace se fissure et il lâche un truc comme précédemment et là, tu comprends que la carapace, elle sert autant à te protéger qu'à le protéger lui.

Mais les virus et les pandémies te parlent de la mortalité des autres. Tu ne peux pas vraiment te protéger. Tu ne peux que protéger les autres et, à ton tour, compter sur eux pour te protéger. Tout – les masques, les distances, l'hygiène, les vaccins – fonctionne sur ce principe. Fondamentalement, les virus sont comme une leçon géante de civisme. Pour te protéger, protège les autres. L'inverse des réseaux sociaux, des jeux vidéo, de la loi du marché. Ce qui explique pourquoi les gens ont été si cons. Si tu merdais pendant une épidémie de choléra ou pendant la Peste, au moins t'avais l'excuse de ne pas connaître la prophylaxie. Mais si tu merdes pendant le Covid, c'est très probablement parce que tu as refusé l'expertise scientifique consensuelle à cause de la diatribe d'un crétin taré sur Facebook.

Entre toi et moi, si ces gens sont ceux qui devaient mourir pendant la dernière phase de cette histoire, je ne suis pas sûr qu'un Darwin les pleurerait tant que ça.

Il avait raison, mon frangin. Quant à réaliser combien il parlait comme moi, ça m'a fait sourire. Que nous dit notre monde actuel ? Quel est ce chuchotement permanent à nos oreilles ? Que nous disent nos ordinateurs portables, nos smartphones, nos jeux vidéo ? Tu vas vivre pour toujours. Tu vas jamais crever, toi. Quelques mises à jour, atteindre le boss de fin.

Oublie l'ampleur toxique du Covid. Notre société est déjà un orage de cytokines.

Brian a trouvé ça fascinant, la manière dont le Covid impactait Namur. Je connaissais Paris, il connaissait le Michigan, et nous connaissions tous les deux Belfast et Londres. À son échelle, Namur faisait un truc spécial. Et Brian ne pouvait s'empêcher de penser que c'était une bonne idée de vivre dans une ville d'environ 100.000habitants, pendant la pandémie. Assez grande pour avoir des hôpitaux de premier rang, assez petite pour contenir la propagation du virus. Et peut-être, plus déterminant encore, presque pas de transports publics.

Je me suis senti obligé d'affronter l'effrayante question de ce que les Belges appellent les maisons de repos. Chloé, créatrice et instigatrice de toute cette histoire (et donc,

ma boss), m'y poussait et elle insistait. L'épreuve que traversaient diverses maisons de repos dans la région était une des principales motivations à l'origine de son désir de marquer cette année et ses pertes qui risquaient sinon de s'effacer dans une relative obscurité. Elle en ressentait le poids moral lourdement.

La Maison d'Harscamp était l'étoile noire de la mortalité liée au Covid à Namur. Au pire moment de la première vague, Harscamp a perdu près de la moitié de ses résidents. La maladie l'a traversée comme une rivière en crue, avec un appétit irrationnel et destructeur. Les gens en parlaient comme du château de Dracula, comme l'ancre de Frankenstein dans un film d'horreur. On me répétait que ça allait vraiment être quelque chose quand j'irais voir, un choc. Au point que je me demandais quel serait l'intérêt de m'accueillir pour les gens qui y travaillaient, si c'était si terrible.

Je n'ai pu y aller que fort tard dans la pandémie, après plusieurs confinements, et après la vaccination de tous les patients (deux fois pour la plupart). La Maison d'Harscamp était mille fois plus agréable que j'avais été amené à le croire. De vastes espaces, intérieurs et extérieurs, des grandes chambres (quoique souvent partagées), des pelouses, une cour intérieure, le tout en briques jaunes avec d'élégantes toitures, elle avait même une certaine classe.

Il ne s'agit évidemment pas de minimiser l'impact de la mort à une telle échelle au départ de la pandémie (le taux de mortalité dans les institutions a varié selon les régions et les pays, mais on a aussi noté que les établissements ou les zones épargnés les premiers temps avaient tendance à souffrir davantage au cours des vagues suivantes). Presque toutes les maisons de repos ont subi des pertes significatives. Parfois, faute d'expérience ou de vigilance, mais parfois, c'était aussi une question de chance, ou de moyens. Harscamp a été durement touchée mais ça ne veut pas dire que son personnel était fautif. Et bien que la maison soit ancienne et n'aie pas été modernisée, si Harscamp est l'Ehpad le plus choquant de Namur, il faut voir ce que Londres, Paris ou New York propose...

Et puis, entre temps, j'avais fréquenté Le Grand Pré, une maison de repos à Wépion. Qu'on peut raisonnablement placer à l'opposé du spectre mais tout aussi valable ; tout aussi menacée par le Covid.

Avec son immense extension flambant neuve, où tout est propre et lumineux, le Grand Pré fait penser à un chouette petit aéroport suisse ou à un camp de vacances aimablement hermétique.

Raoul Gorjon, son directeur m'a accueilli très gentiment. *« Oui, c'est un beau bâtiment, mais c'est la belle équipe qui compte. On est au cœur de la crise, au noyau : le virus chez les aînés. La qualité des équipements nous a aidés. On n'a pas été obligés de confiner trop longtemps nos résidents dans leur chambre. On a pu le faire par quartiers. Je connais des maisons qui ont dû confiner pendant des mois. »*

Quand on n'a pas l'habitude, les Ehpad nous rendent bizarres. On appréhende. On craint le pire. Qu'est-ce que je vais voir ? Est-ce que je vais pleurer, tourner de l'œil, vomir peut-être ? Nous sommes des enfants gâtés, immunisés contre les réalités de l'âge et de l'infirmité. Le plus étrange, c'est que nous n'avons pas honte, non, nous sommes *gênés*.

J'ai traîné un peu avec les plus jeunes, les plus en forme, les *bad boys* qui avaient gardé une touche de charme canaille. Les couloirs étaient pleins de vieilles dames mobiles mais lentes, rayonnant encore des traces d'une beauté ancienne. Et dans un des salons communs, j'ai rencontré Guy.

Il m'a montré ses (remarquables) peintures. *« J'ai été graphiste toute ma vie, mais je n'avais jamais peint, avant... »*

Il y a vingt ans, Guy a subi une attaque catastrophique qui a laissé une bonne moitié gauche de son corps paralysée. D'où la chaise roulante, le bras gauche à la traîne, inutile. « AVC » n'est pas le mot juste pour cet événement. (En anglais, c'est pire, « stroke » signifie aussi « caresse ».) Comme si le langage se recroquevillait telle une

feuille sous le souffle incendiaire de cette folle cruauté. Ce mauvais coup sans pitié qui se moque de la personne que vous avez été. Singeant l'ancien vous dans une imitation sadique. L'AVC est une insulte, une calomnie.

Chez Guy, la tête a été miraculeusement épargnée. Poète quand il évoque le murmure urbain de Bruxelles, il a une opinion avertie sur le réchauffement climatique, s'extasie gaiement sur la splendeur des costumes anglais sur mesure. Les livres qui peuplent sa chambre sont éclectiques et cornés – Barack Obama en VO (« *impeccable* »), Paul Auster (« *un génie* »), Philippe Lançon (« *ouf!* »). Mais aussi des choses plus légères, thrillers, romances, romans de gare. « *Parfois, il faut déconner, je trouve.* »

Guy m'a confié qu'il écrivait deux romans EN MÊME TEMPS. Devais-je rire ou pleurer, moi-même pratiquant de la discipline notoirement bloqué ? J'en ai entendu quelques uns, des romanciers, esquisser leur projet. En général, c'est aussi gênant que quand une bonne sœur raconte une blague cochonne... Guy était brillant. À vrai dire, le pitch de son deuxième roman est si instantanément prenant que je n'ose pas le reproduire, de peur qu'il se le fasse piquer. *Je ne me fais pas d'illusions là-dessus non plus. Je suis quelqu'un qui prend le temps d'essayer de bien faire des choses qui n'intéressent pas tout le monde.* Pas la pire définition d'un artiste.

Après son attaque cérébrale, Guy a vécu chez lui pendant près de dix-huit ans avec son épouse, la forte et clairvoyante Élise. *Vers la fin, je craquais, m'a-t-elle confié. J'étais à ma limite. Ce n'était plus gérable. Mais j'avoue que ça a été encore plus dur pour moi par la suite, quand mon mari a quitté la maison.* Quelque chose s'est alors adouci dans l'invincibilité du visage d'Élise. *On parle de courage. Mais parfois, on n'a même pas le choix. Quand la santé est impactée, on est juste obligé de s'en sortir.* Et dans un sourire : *L'avantage, c'est que mon mari est quelqu'un de fort énergique.*

Guy a connu deux autres foyers avant d'arriver au Grand Pré, juste après l'ouverture du nouveau bâtiment (les gens ont mené des campagnes stratégiques pour obtenir une place ici, comme les stars de cinéma font campagne pour les Oscars). Son expérience

des Ehpad a été dominée par le Covid. *Ç'a été hyper bien géré ici. Humainement, le personnel est sans reproche, et on comprenait bien la logique de chaque décision prise par la direction. En vérité, il aurait fallu que cela se passe un peu plus comme ici, en dehors de nos murs. Moi, j'allais plutôt bien pendant les confinements. Ça n'a jamais duré trop longtemps. J'ai pu peindre 15 toiles et travailler sur mes boubouteries – c'est comme ça que mon père appelait mes histoires.*

La vie au Grand Pré n'a pourtant pas été qu'un long fleuve tranquille. La troisième vague a emporté beaucoup de résidents, et l'année a représenté un travail constant, têtu, pour maintenir les précautions d'hygiène, le soin des contaminés et limiter la circulation du virus. Le directeur, M. Gorjon : *Hors Covid, on se veut une maison de vie, mais on ne peut pas cacher qu'on est aussi une maison de fin de vie. Je trouve que c'est souvent là que l'autonomie est essentielle. Est-ce que vous voulez mourir à l'hôpital ou ici ? Ce genre de question n'est pas toujours facile à poser. Mais c'est un choix qui compte beaucoup.*

En quittant Le Grand Pré, dans le cuisant soleil du soir, je repensais à ce que Guy m'a dit, vers la fin : *« Je suis sûr que le Covid a rendu la société sensible à toutes ces questions de mortalité et de vieillesse, mais moi, je ne pense jamais à la mort. La vie est là – il faut faire avec, et le reste, je m'en contrefous. »*

Mais en un sens, il n'y avait aucune urgence à que je me pointe dans une maison de retraite pour saisir l'expérience des anciens à Namur. Ils étaient partout, les anciens : dans les rues, les commerces essentiels, les cafés (quand ils étaient ouverts) – tout comme *avant*. Il y avait cette dame, d'un âge avancé, qui m'avait particulièrement fasciné, hypnotisé même. Et que je voyais presque tous les jours, quand j'étais à Namur.

Je l'ai surnommée la tante qui chante. Elle, je connais son nom. Vous aussi, probablement. Vous lui avez très certainement déjà parlé, peut-être même donné quelques pièces. Elle passe la plupart des matinées de la semaine perchée sur un

tabouret de bar en haut de la rue du Président, à chanter de vieilles chansons, à accueillir fraîchement les passants, voire à carrément les engueuler. Elle parle à tout le monde. Elle raconte volontiers que les médecins veulent lui faire une mastectomie. Mais pendant près d'un an, c'est la seule à avoir refusé de me donner une interview. Ce qui, je n'y peux rien, m'a plu.

Elle m'a parlé, bien sûr. Et j'ai surpris des heures et des heures de son discours. Difficile de ne pas, pour peu que vous vous trouviez dans un rayon d'une centaine de mètres. Elle parlait souvent aux passants de son état physique en termes étrangement accusateurs, comme s'ils en étaient responsables. *J'ai le soleil dans les yeux. Il y a quelque chose qui me gratte. J'ai mal à la gorge.* Avec la plupart des gens, elle affichait la même suffisance. Les jeunes femmes semblaient l'apprécier tout particulièrement. Et les jeunes mecs arabes, aussi (faut dire qu'elle était d'un non-racisme superbe). Mais ses préférées, à l'évidence, c'étaient les bonnes sœurs. Elle adorait les bonnes sœurs. Pour une bonne sœur, elle était capable de quitter son tabouret.

J'en suis presque venu à compter sur elle. Elle était devenue comme arrête au stand, pour moi. La tête obstinément haute, les cheveux gris, la silhouette gironde habillée pour l'hiver jusqu'en plein mois de juillet, tout en elle me rassurait, me détendait. J'aimais prendre un café à une terrasse en la regardant faire son numéro. Elle était plus qu'un morceau du tissu de la ville. Des femmes de quarante ans se souvenaient qu'elle était déjà à son coin de rue quand elles-mêmes allaient à l'école. Il y avait encore des gens qui ne venaient en ville que pour la voir, lui donner quelques euros et discuter un peu avec elle.

Beaucoup connaissaient son histoire. Une longue carrière dans l'industrie du sexe, une période au purgatoire des problèmes de santé et une fervente foi religieuse (à ma grande confusion, un dimanche je suis tombé sur elle, agenouillée en prière à l'entrée d'un supermarché fermé). L'observer me rendait chaque fois accro à son cocktail maison de mauvaise humeur et d'éternelle Édith Piaf, et même à son tripotage

occasionnel de castagnettes. Il ne fallait pas longtemps pour se transformer en une sorte de supporter, à deux doigts de l'encourager bruyamment. À souhaiter activement que les gens s'arrêtent, à *vouloir* qu'elle fasse un carton.

Elle voyait plus de gens dans une journée qu'un psy, un flic ou un prêtre. Toujours avec le même baratin, la même vertigineuse candeur dans ses confidences (ceux qui se targuent d'être dans la confiance, pour sa carrière dans l'industrie du sexe, se mettent le doigt dans l'œil : elle en parle à peu près à tout le monde). Elle appelle tout le monde « mon beau » ou « ma belle », y voyant clairement un service public. Et puis elle a cette façon merveilleuse de toujours terminer sa chanson quoi qu'il en coûte – même quand les rues sont vides et qu'il n'y a personne à attendre. Respect pour l'intégrité de la chanson ou impulsion tenace qu'elle ne maîtriserait pas complètement ?

Vis-à-vis du Covid, elle était sereine, imperturbable. Non pas qu'elle niait l'épidémie, mais elle pouvait bien attendre son tour dans la longue liste de ses afflictions. Et tandis qu'elle boitait lentement vers et de retour de son coin de rue, agrippée à sa béquille, on pouvait lui accorder ce point. Elle était dans un état semi-permanent de contrariété, mais pas à cause du Covid. Tout la contrariait : la gravité universelle, les pigeons, la Société des Nations.

Mais je ne pouvais pas la lâcher. Toutes les familles irlandaises ont leur tante qui chante. Je sentais bien que Namur était une famille puisque Namur avait sa tante qui chante. En vérité, elle m'a bien aidé, quand il s'est agi de comprendre où j'étais. Pour avoir une appréhension vraie de cette ville, il suffit de voir comme les gens la traitent, elle. En soi, ça raconte à peu près toutes les histoires qu'il y a à raconter sur Namur.

Je ne me leurre pas. Cette obsession pour elle montrait aussi mon propre désarroi. J'avais rencontré et discuté avec des dizaines de personnes. Interviewé des médecins, des infirmières, des psychiatres, des représentants des autorités locales. J'avais même arrêté dans la rue les gens qui, pour une raison ou une autre, attiraient mon œil ou mon

oreille. Les Namurois se sont montrés incroyablement gentils et patients avec moi, mon allure excentrique et chaotique, mon absurde accent britannique. Jamais je n'avais fait d'interviews aussi agréables. J'avais le sentiment d'avoir amassé un matériel conséquent et important, mais je me demandais si cela suffirait. Je savais bien qu'il n'y avait pas *une* expérience définitive du Covid à capturer. Ça n'existe pas. Croire le contraire est pur péché de journalisme. Je savais aussi que je ne mettrais jamais tout à fait le doigt sur la raison pour laquelle Namur me semblait si différente des autres endroits que je connaissais alors : la France, la Grande-Bretagne, l'Irlande et les États-Unis.

Paris, en particulier, avait été littéralement aplatie par la mort. Quoiqu'épargnée par les pires concentrations de cas et les pires vagues de contamination, la ville était sombre, rongée par la morosité, ses habitants réduits à des ombres aux pieds lourds. Et pourtant, Paris n'avait pas connu les horreurs médiévales de certains coins d'Italie du Nord, ni les pires moments qu'avait traversés New York. Nonobstant, Paris portait le deuil d'elle-même.

Parce que la mort résiste à toute mesure, à toute contextualisation. Elle est absolue et définitive. Qu'elle se compte en unité, en dizaines ou en milliers, la mort est toujours la fin de tout. Et demeure insupportable. Pour avoir, en majorité, laissé Dieu sur une aire de repos d'autoroute il y a près d'un siècle, c'est pourtant le seul mensonge que nous continuons à nous raconter, sur la mort. Que l'on peut la supporter. Or non. On ne peut pas. On ne devrait pas pouvoir. C'est impossible.

Ce texte était censé être un journal de l'absence, de la disparition, de la mort. Et je tentais inlassablement de l'emmener de ce côté-là. J'ai rencontré des gens endeuillés, écrasés par le poids supplémentaire que les restrictions liées au Covid faisaient peser sur leur perte, sur leur chagrin. J'ai rencontré des gens dont les parents âgés étaient morts dans la solitude et dans la peur. J'ai été le témoin silencieux de leur détresse. Écrire sur eux et sur leur épreuve m'a paru d'une difficulté insurmontable. Il n'était

pas d'oreille assez sensible, assez fine, pour rendre justice à leurs mots, pas de langue assez dense ni assez profonde pour faire honneur au poids de ces vies perdues.

Mais voilà, tous ces récits de deuil, de perte, de mort continuaient à m'entraîner obstinément vers la vie. Prenons cette femme profondément émouvante qui parlait avec sincérité de la mort solitaire de sa mère d'origine espagnole et qui, en parlant, a pleuré de cette manière silencieuse dont j'ai parlé, si difficile à affronter, pendant près d'une heure. Même avec elle, a surgi une demi-heure magique à se souvenir de sa mère, de son incroyable élégance, de sa beauté, de sa merveilleuse façon de chanter. Il était là, le plein poids d'une vie perdue.

Et aussi cet homme, la petite soixantaine, qui avait perdu son frère à l'hôpital, en trois jours, et qui m'a raconté que le soir de la mort de son frère, il s'était mis à boiter. Sans ressentir de véritable douleur. Mais il boitait. Au début de son deuil, il a ignoré le problème, mais au bout d'un mois, il a vu un médecin. Rien. Puis, une série d'examens à l'hôpital. Toujours rien. C'est seulement à ce moment là qu'il s'est rendu compte qu'il boitait de la même jambe que son frère, vingt ans auparavant, après un accident de moto. Cette claudication, c'était celle de son frère, pas la sienne. Alors voilà qu'il s'était mis à l'aimer, la claudication. Non pas qu'il l'entretenait bien sûr, mais elle ne le gênait pas.

Plus que tout, c'est quand j'ai rencontré ceux qui affrontent la mort de fond en comble – les patrons de pompes funèbres, les embaumeurs – que j'ai senti le plus distinctement le pouls de la vie battre, au mépris de l'environnement. Comme ces micro-organismes extrémophiles qui vivent et s'épanouissent dans des conditions impossibles comme dans les cheminées hydrothermales sous-marines.

Armony, 28 ans, travaille dans une entreprise de pompes funèbres. Juvénile, éloquente, elle est dans ce métier depuis dix ans. *Honnêtement, en termes de mortalité, nous, en tout cas, on n'a pas constaté d'explosion. On était à peu près dans la moyenne habituelle. Pour nous, le principal effet du Covid s'est fait sentir sur les*

précautions imposées dans le travail, m'a-t-elle raconté, tout en luttant affectueusement avec ses deux bouledogues musculeux.

On n'a d'abord eu droit qu'à une personne à la fois, puis cinq, puis dix. N'oubliez pas qu'il fallait tout désinfecter entre les visites, et désinfecter, ce n'est pas simplement nettoyer. On a bien essayé de demander aux clients de ne pas toucher les poignées de porte et autres surfaces, mais c'est difficile, surtout dans ces circonstances.

Notre préoccupation primordiale, c'est le contact et la présentation du défunt. C'est là qu'on peut vraiment aider les gens. Pendant le confinement, tout ça s'est principalement passé par téléphone. C'était très dur. On faisait de notre mieux pour améliorer le service : louer un chapiteau pour pallier les restrictions de rassemblement, trouver un moyen de garder les objets, les souvenirs des défunts que les gens n'avaient parfois pas pu voir depuis plusieurs semaines. On n'avait pas le sentiment de bien travailler. Et pourtant, on n'a jamais été autant remerciés.

Armory m'a expliqué pourquoi la présentation était cruciale. Les personnes âgées étant souvent décédées seules, sans visite, le fait de les rendre visibles contribuait à atténuer la douleur d'avoir manqué l'agonie ; à éviter aux parents le sentiment que le défunt avait purement et simplement disparu.

Comme son collègue JF (Jean-François), Armony était très consciente du rôle déterminant de son métier, pas seulement pour les clients endeuillés mais aussi pour la société dans son ensemble. Un art plus décisif pour le civisme du quotidien que la plupart des gens ne le réalisent – ou ne prennent le temps d'y penser.

Notre travail, c'est de faire en sorte que ce moment très très difficile du voyage humain se passe dans la bienséance nécessaire à ce que cela reste au moins civilisé. Ça peut sembler sans importance mais la bienséance, on remarque plus son absence que sa présence. Dans les zones de guerre, par exemple, où on ne peut pas organiser des obsèques dignes de ce nom, la douleur du deuil en est augmentée.

Mais c'est en les voyant en situation avec le public que j'ai pu constater combien ces gens sont remarquables. Ils ont un don extraordinaire pour rassurer les autres. Une compétence et une confiance salvatrices pour les endeuillés soumis à un stress phénoménal. Et puis ils ont cette efficacité très Amérique des années cinquante. Toujours à proposer des solutions, à offrir des options.

L'obligation de porter un masque, la distanciation et les règles dans les bars et les restaurants tout cette régulation était adaptable, elle avait quasiment été conçue sur le principe d'un respect majoritaire plutôt que total. Mais la régulation de la conduite des funérailles et du deuil est un absolu dur, incontournable. Je savais qu'Armony et JF s'étaient démenés pour offrir à leurs clients une expérience au moins en partie naturelle, mais ce n'est qu'en entendant parler d'eux par leurs clients que j'ai compris combien ils étaient restés discrets sur l'ampleur de leurs efforts. Et qu'ils m'avaient présenté les solutions et les contournements pour lesquels ils avaient dû trimer comme la moindre des choses.

Ça donne une petite idée du sérieux qu'ils consacrent à leur travail. Je les ai un peu suivis, nous avons même dîné ensemble. Plus qu'un boulot, c'est clairement une vocation pour eux. Et comme toujours dans ces cas-là, la différence de leur attitude au travail et dans le privé était notable. Ce n'est pas qu'ils sont coincés ou protocolaires au travail, mais ils ont une vraie gravité. Ils comprennent parfaitement que c'est ce que les gens attendent (ou du moins, espèrent). Et ils pensent authentiquement d'abord aux clients. Conscients que ces gens traversent une épreuve importante. Comme l'a fait remarquer JF.

Je me souviens de cette femme inoubliable qui est venue pour le décès de son père. En arrivant chez elle, on voyait le papa. Et dans la chambre d'à côté, il y avait aussi la mère, en train d'agoniser. Ça m'a marqué.

Il a laissé passer un instant, et puis il a souri du sourire de celui qui s'apprête à offrir une formule qu'il a déjà prononcée cent fois.

Dans notre métier, il nous faut les trois H. Humour. Hardiesse. Humanité. Si on arrive à réunir la collection complète, il y a de l'espoir.

Au dîner ce soir-là, Armony et JF avaient aussi invité Alain, un ami et un thanatopracteur réputé. Ils m'avaient parlé de lui avec la jubilation rigolarde de vraies groupies, comme s'il était Elvis Presley ou les Beatles à lui tout seul, une authentique star de la profession. Ils ont absolument insisté pour que je le rencontre, que je lui rende visite, que je parle avec lui. Sans quoi, à l'évidence, je ne comprendrais rien à rien.

Le lieu de travail d'Alain est loin du cliché XIX^e du repaire de l'embaumeur (pas de cave aux murs de pierre, pas d'escalier sinueux, pas de majordome infirme à l'accent roumain). Situé dans une zone industrielle à la sortie de la ville, c'est un endroit clair, propre, moderne. Débarrassé de son équipement, ce pourrait tout aussi bien être un garage exceptionnellement clair ou le hangar d'un petit avion. Alain, 37 ans, est lui aussi l'opposé de ce qu'on pourrait attendre. Barbu, cordial et costaud, il a plus l'allure d'un sympathique joueur de rugby que d'un croque-mort. *Je fais ça depuis dix-sept ans. Ça prend beaucoup de place dans la vie privée. On vit très intensément ce qu'on fait. C'est un métier méconnu, voire flippant. C'est nécessairement un métier discret, pudique, mais il faudrait que le public connaisse mieux notre travail. Ça pourrait dissiper les brumes de la peur qui nous entourent.*

Durant toute notre conversation, Alice, son adorable petite fille, nous a tourné autour à bicyclette, s'interrompant parfois pour me donner une énergique leçon d'anglais. Rien n'aurait pu être plus vivant que cette enfant si à son aise dans cet atelier mortuaire où l'on traite les défunts, avec ses tables en métal rutilantes et ses rangées de bouteilles de conservateurs chimiques aux couleurs gaies. *Elle ne pose pas trop de questions et, quand elle le fait, je réponds. Elle est habituée. Elle n'a pas de complexes. Elle trouve ce que fait son papa normal. Peut-être même aussi chiant que les métiers de tous les autres papas. C'est vrai qu'elle n'avait l'air de s'intéresser qu'à son vélo, Alice, peut-être aussi à mon terrible accent et à mon carnet à couverture velours.*

La pandémie a été révélatrice pour moi, m'a confié Alain. Pendant la première vague, on était face à l'inconnu et à la peur. Petit à petit, ça s'est amélioré. Mais pendant quelques semaines, le deuil a effectivement été interdit. Les gens ne pouvaient pas être présent quand les personnes âgées agonisaient, ni assister aux obsèques. C'est une expérience qui a fait beaucoup de mal aux vivants. Nous, on n'a jamais refusé d'embaumer les morts du Covid. À un moment donné, on était les seuls dans le pays à continuer de le faire. Sciensano ne l'a jamais formellement interdit – mais c'était déconseillé. Les médecins avaient tendance à cocher « embaumement interdit – cercueil fermé » sur l'acte de décès.

Il faut rappeler que nous, on est habitués à faire des choses plus dangereuses que d'embaumer une personne décédée du Covid. En particulier, les cas de sida ou d'hépatite. On est formés pour travailler sur les défunts qui présentent un danger biologique. Une grosse partie de notre métier est de rendre le corps sans risque pour la famille. Il fallait continuer. Nous avons une forte communauté congolaise ici. Parfois, un défunt doit être rapatrié, nous embaumons le corps pour ce voyage. On ne peut pas arrêter de faire ce genre de choses. Moi, j'ai embaumé une bonne cinquantaine de défunts dans ce cas.

Sur une étagère, un seau en plastique transparent attire mon attention. Il est à moitié plein de dizaines de petits gadgets métalliques, des tout petits disques. Je demande à Alain ce que c'est. Des pacemakers. Il doit les retirer et les recycler : en cas de crémation, ils sont susceptibles d'exploser. Instant solennel, mais pas particulièrement morbide. C'est leur nombre qui m'impressionne. Il doit y en avoir 70 ou 80. Il me regarde droit dans les yeux et me désigne un récipient fermé juste à côté sur l'étagère. « *Celui-ci est plein* », me dit-il. Dehors, le soleil brille insolemment et j'entends le rire joyeux d'Alice sur son vélo.

Alain a suivi une formation internationale. La Belgique bien sûr, mais aussi la Grande-Bretagne, à Liverpool, et même l'Amérique. Il est devenu un spécialiste recherché de la reconstruction faciale. Il a choisi cette voie sous l'influence de son

mentor, mondialement renommé, qui vit et exerce à Springfield (Missouri). Quand il m'a parlé de ce Da Vinci de la thanatopraxie, ses yeux s'écarquillent et brillent comme ceux d'un gamin face à Mbappé. *Un talent fou, un artiste. C'est un gourou, mais il est aussi doué comme prof. Quand j'ai vu ce qu'il pouvait faire, j'ai voulu apprendre.*

Ses compétences sont souvent requises après des catastrophes ou des attentats. Mais aussi après les accidents les plus banals. Le travail de reconstruction dont Alain est le plus fier, sa chapelle Sixtine, ce n'était pas à la suite d'un attentat ni même d'un terrible accident de la route, mais pour quelqu'un qui était tombé d'une échelle. Il précise que la reconstruction n'est qu'un prolongement de sa fonction habituelle. *On est des animateurs du deuil. La possibilité de voir le défunt est très importante dans ce moment difficile pour les parents et les proches. Pouvoir voir, pouvoir dire au revoir, ça aide beaucoup à assimiler l'émotion. Pendant la deuxième vague du Covid, j'ai pris conscience de l'importance de notre travail. C'était costaud, mais on avait tout le matériel hygiénique, on savait faire et on pouvait être plus souples sur les restrictions de personnes. Ça a aidé. Ça ne veut pas dire que c'était facile. Les mois d'octobre et novembre 2020 ont été notre période record. On a même dû embaumer beaucoup de connaissances, des gens de nos villages.*

Je lui ai demandé s'il avait déjà pratiqué sur quelqu'un de proche. *J'ai fait mon papa.* Il n'a pas cillé en me répondant. *Les soins en eux-mêmes n'ont pas été difficiles. J'ai traité le corps respectueusement, comme d'habitude. Ce qui a été très dur, c'est de fermer le cercueil. J'étais assez fier d'avoir pu faire ça pour mon père, mais j'avoue que ça a été un des moments les plus compliqués de ma vie.*

Comment enchaîner après ça ? C'est Alain qui a sorti notre conversation de l'ornière. *Les gens s'attendent à ce qu'on n'ait pas peur de la mort. C'est vrai qu'on est habitués aux défunts. Mais un défunt, ce n'est pas "la mort". La mort, c'est ce qui est arrivé à la personne. On sait quoi faire, comment se comporter auprès d'un défunt, mais la mort, c'est autre chose. On peut connaître les corps par cœur et ne rien*

connaître de la mort. Bien sûr que j'ai peur de la mort. Comme tout le monde. Il m'a souri gentiment, se demandant peut-être si je captais quelque chose. Peut-être que j'y pense un peu plus qu'un chauffeur de taxi, j'en sais rien.

Il a dû prendre un appel téléphonique. Mort par accident de voiture. Il y aurait de la reconstruction. Il parlait respectueusement, mais c'est son aura de compétence qui était apaisante, je trouve. J'étais impressionné de l'entendre poser des questions sur la famille, de sentir que c'était nécessaire. *On dit parfois qu'on est là pour les défunts. Ou que notre travail n'est que pour les vivants. En vérité, on est là pour réconcilier les vivants avec leurs morts.*

Avec sa vocation, sa fille féérique et sa compagne gynécologue (ceci n'est pas une blague), Alain se sent appartenir à quelque chose qui le dépasse. Dans les métiers particuliers, les gens divisent parfois le monde en deux camps : ceux qui savent, ceux qui ne savent pas. Les médecins, les charpentiers, les chauffeurs poids lourds. Alain, lui, ne parle que de l'expérience commune, de l'être-ensemble, de la société. Peut-être parce que tout le monde, un jour ou l'autre, passera entre ses mains ou entre celles de ceux qu'il aide désormais à se former. *Les thanatopracteurs ont une vision sociale assez particulière. Et vraiment très, très égalitaire. Normalement, le défunt arrive en tenue d'hôpital. Sans trop d'indices sur son statut social : on ne sait pas si la personne a été avocat ou SDF. Donc, dans ce moment de certitude commune, on arrive finalement à quelque chose qui ressemble à l'idéal d'égalité qu'on cherche toute notre vie. À la fin, on y arrive.*

Mon fameux dîner avec les croque-morts et les embaumeurs se tenaient vers la fin de ma série de visites dans l'étrange petite ville étrangement aimable. Du point de vue du thème, ça collait bien. C'étaient les personnes idoines pour mettre un point final à cette année d'épidémie et de peur, ces gens qui travaillaient sur les *dernières choses*, les artisans de la fin.

Mais ce qui m'a le plus frappé, après coup, c'est combien ils étaient vivants, chaleureux, drôles et pleins d'espoir. Et peut-être aussi, le niveau de profondeur de leur compréhension du fait que leur tâche était de s'occuper des vivants, pas des morts. On ne peut pas reconforter ni soulager les morts. Les vivants, oui. On peut. Et nous en avons rarement eu autant besoin.

En cette année mondiale du Covid, il y a eu diverses périodes où les gens se sont réunis à leur fenêtre et sur leur balcon pour applaudir la lutte des héroïques soignants (parfois *tout en laissant* des petits mots secs pour leur demander de quitter les immeubles qu'ils habitaient). Pourtant, pendant le Covid, personne à Namur n'aura fait autant qu'Armony, JF et Alain pour rendre la perte vivable, tolérable. Ils ont construit des tentes et des auvents pour permettre aux familles d'être présentes, quand c'était possible, ils ont utilisé les technologies modernes pour partager des moments de cérémonie en direct. Armony m'a raconté qu'ils avaient parfois dû prendre des photos des défunts préparés pour les montrer aux proches, leur offrir une pauvre approximation de présentation, et c'est peut-être ce qui m'a le plus atteint. Ça m'a paru incroyable. Incroyablement douloureux et incroyablement inspirant – qu'ils y aient pensé, et qu'ils aient si clairement décidé que cela en valait la peine. Non pas qu'ils avaient une compréhension spéciale de la mort. Mais ils comprenaient la vie d'une manière totale et absolue.

On n'a jamais vu une ville aussi bordélique que Namur. Moi je n'avais jamais vu de ville qui ait autant l'air d'avoir ainsi été jetée au hasard, comme un coup de dés. Des styles de bâtiments venus de tous les pays et d'à peu près tous les siècles, les uns sur les autres, comme les jouets d'un enfant boudeur laissés en vrac sur le tapis innocent de ses rues.

On parle d'un truc bien au-delà d'une hétérogénéité sans prétention. Cet endroit doit filer la migraine aux architectes. Mais, en un sens, c'est ce bric-à-brac qui fait tout. L'architecture, l'urbanisme, l'environnement construit, tout cela passe dans les veines

des habitants. Ils mangent, ils boivent, ils respirent dedans. S'ils y vivent assez longtemps, ça finit par changer leur ADN. S'ils y sont nés, c'est *déjà* dans leur ADN.

Et que signifie ce bric-à-brac, en définitive ? Ce comique ragoût de paysage urbain namurois, cet infini salmigondis ? Est-ce à dire que ses habitants lui ressemblent ?

Oh que oui.

Mon voisin Henri m'avait dit que je perdrais mon temps à tenter de comprendre les Namurois. D'abord, il aurait fallu que je comprenne ce qu'était un Wallon.

L'expression de perplexité sur mon visage l'a bien fait rire.

Namur n'est pas seulement Namur, c'est les alentours aussi, les petits villages. La Wallonie, pareil. C'est dix mille choses en même temps. Et la Belgique, encore pareil. C'est pas évident de définir ce que c'est qu'un Belge. Un français raté ? Un hollandais qui boude ? Nous, on a tendance à dépasser ces questions-là. On s'intéresse à autre chose. On se débrouille.

Il avait raison à bien des égards, Henri. Tandis que Paris, Londres et New York avaient des haut-le-cœur de panique, de désarroi, de complotisme, et que tout une culture politique et médiatique se constituait prisonnière du réflexe sensationnel et de la recherche de têtes de Turc, Namur s'épargnait de tels excès. Calmement, stoïquement, la petite ville baissait la tête pour affronter le vent violent, et elle endurait. La maladie elle-même lui coûtait des vies, et les restrictions lui coûtait de l'argent et des emplois. Les petits commerçants de Namur sont parfaitement lucides sur les dommages causés par autant de fermetures sur le centre-ville, comme de l'accélération massive de développements déjà en cours avec l'e-commerce et le télétravail. Mais Namur a évité la bêtise politique et les excès qui ont saisi les autres pays. Pourquoi ? Certes, parce que Namur est à la fois une petite ville et tout un tas de villages entiers et que le cycle de la vie se déroule ainsi : vous quittez les villages,

vous travaillez en ville et plus tard, quand vous avez des enfants, vous retournez vivre dans les villages, ce qui offre un étrange filet de communauté renouvelable.

Mais, le bénéfice net et mesurable de cette atmosphère de « petite-ville-adorable-où-tout-le-monde-connaît-tout-le-monde » ? Pendant les mois que j'ai passés à Namur, personne ne m'a parlé de Facebook, ni de Twitter. Adolescents, jeunes de vingt ou trente ans, personne. Les réseaux n'ont simplement surgi dans aucune conversation. Je mens : il y a bien eu ce jeune couple qui plaisantait sur le degré de conspirationnisme dingo atteint par les Français...

Du coup, le psychodrame absurde et les affabulations qui ont accompagné et massivement multiplié l'impact du Covid sur le monde réel à travers les réseaux sociaux n'ont pas été un problème, par ici. Des gens sont morts à cause de conneries sur Facebook sur les masques et les vaccins. Pas à Namur. Précisément grâce à cette adorable atmosphère de « tout-le-monde-connaît-tout-le-monde ». Parce qu'évidemment que les Namurois ont tous des ordinateurs et des smartphones. Ils sont au courant, pour les réseaux sociaux, les Namurois, peut-être même qu'ils les utilisent. Mais ils n'en ont pas *besoin*. Ils ne s'y fient pas. Pourquoi auraient-ils besoin des réseaux sociaux quand ils ont déjà une société.

C'est la tante qui chante qui m'en a apporté la preuve. Le dernier matin où je l'avais observée, elle était peut-être dans sa pire humeur. C'était un de ces matins de printemps toniques, quand les rayons du soleil eux-mêmes donnent l'impression de refroidir l'air et d'aiguiser la brise. La tante qui chante le sentait probablement dans chacun de ses os. Elle avait enguirlandé et persécuté un bon nombre de passants, se plaignant amèrement de tout à quiconque s'arrêtait ou lui donnait un peu d'argent. Elle avait même tancé une bande de balayeurs des rues pour la piètre qualité de leur travail, et passé un savon à un jeune flic qui l'avait tutoyée par accident. Bon sang, elle était si grognon ce matin-là dans son rayon de soleil sans chaleur qu'elle avait même laissé passer une grappe de bonnes sœurs sans les saluer, les suivant d'un œil noir, le regard lançant des couteaux, et la bouche pincée refoulant manifestement quelque épithète furieux.

Comment les Namurois réagissaient-ils à cette épique démonstration spontanée de mauvaise humeur et de mauvaise volonté ? Les balayeurs sont venus jusqu'à son coin de rue, soulevant ses sacs et son tabouret (après l'avoir poliment aidée à se lever) pour balayer et briquer ses cinq ou six mètres carrés de trottoir avec un pointillisme plein de grâce. Le policier tutoyeur et ses collègues sont restés parler avec elle pendant un bon quart d'heure. Les serveuses réprimandées des cafés alentours lui ont apporté des boissons chaudes. Une bande d'adolescents fans de hip-hop a baissé le son de sa musique quand elle leur a crié dessus, et puis ils ont gentiment déplacé son tabouret loin de l'ombre glacée vers un coin où s'était installé le soleil de fin de matinée – sans la moindre ironie, avec au contraire une courtoisie un peu grave.

Plus elle se montrait irritable, plus les gens lui souriaient gentiment, lui parlait avec douceur. Impossible à New York, inouï à Londres et profondément improbable à Paris, la scène avait commencé comme une comédie mais en ce dernier jour, je commençais enfin à comprendre ce qui rendait cette ville si différente.

À titre personnel, en ces sombres mois de Covid, être à Namur fut pour moi presque exactement comme être légèrement mais délicieusement ivre. Je me suis senti libéré, et pardonné. Et cette même sensation d'un espoir sans nom que je ne méritais pas.

Traduit de l'anglais par Myriam Anderson